

Les épousailles de Morte-Rose

ROMAN



Éditions Librinova

Catherine Chevrot-Aubaric

Catherine Chevrot-Aubaric

Les Épousailles de Morte-Rose

© Catherine Chevrot-Aubaric, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9129-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon père,
Adrien, Marius ; légionnaire, musicien, voyageur...chauffeur de nuages.*

Dans l'adversité jusqu'aux étoiles

Oyez!! Oyez!!

Doulz Seigneurs, Messires, Guerroies et gentes Dames

Sortez voz atours de festoie et que liffon soit sonné,

Car bientôt vous aurez honneur de célébrer.

*Pour le moment en ce jour voulons qu'il soit annoncé qu'il y a promesse
d'épousailles Entre Damoiselle Aure, et Sieur Erlande.*

Échanges de vœux et festoient se feront

En l'église de Mortes-Roses le troisième jour du mois de mai

En l'an de grâce deux mil quatorze.

Deux heures suivant l'angélus.

Se tiendront de plus et par suite

Grande réjouissance et festoient,

Bonnes victuailles, bonnes chaires et libations.

Cela en la salle du royaume ou sa courtille si temps permet.

Que cela soit dit !... Que cela soit fait !...

*Vous plait-il de nous retourner, par pigeon voyageur ou messenger, l'assurance de
votre*

présence.

Oh ! Grand merci vous soit offert !

I

Il y a un mariage aujourd'hui à Morte-Rose... Le vent s'est levé et effleure doucement les pavés dans la ruelle. Les robes, bientôt prendront la relève et emporteront les poussières du temps avec elles. On entendra les pas et les souffles empressés des époux. On entendra le chant des oiseaux du printemps, on entendra le ciel lorsqu'il va se pencher pour les mieux voir... ceux-là, ceux qui se marieront.

Nous.

Je retiendrai le geste de ta main sur le revers de ton col, cette mèche que tu vas repousser de ton front, ce léger tremblement sur tes lèvres au moment du oui. Je retiendrai la tiédeur de ta peau mélangée à la mienne : nos mains jointes sous la voûte.

Je retiendrai le temps qui enfin nous aura attendus.

Je retiendrai ton prénom sur la petite carte sur la table et les pierres incrustées sur le gobelet d'étain. Ton épée heurtant le rebord de la table en t'asseyant, et ma robe prise aux épines des ronciers. Je retiendrai les mots de la ritournelle du troubadour. Je retiendrai ce reflet de lumière dans ton regard lors de notre toute première danse et les rires autour.

Je retiendrai tout pour l'emporter au fond du grand caveau sous Morte-Rose. Pour emporter ton cœur avec le mien vers Lui.

Je suis venue pour ça. Je suis venue pour toi, désormais je le sais.

Faut-il que tu ne le saches point afin que je puisse continuer ? Faut-il que nous restions séparés d'une ruelle, d'un arbre, d'un ruisseau ou d'un fleuve ? Faut-il que l'amour demeure telle l'épée dans la chair ; sans savoir si c'est la retirer ou l'enfoncer qui soulagera le mal ? Faut-il que je t'aime ainsi, dans le secret des voûtes de papier et d'encre où tu m'as laissée ?

Il est si doux de penser à toi, à ta main sur la mienne, à ce monde qui s'effondre et cet autre qui renaît... Toi, tout entier dans ton armure de chevalier, dans ton silence royal d'héritier d'éternel, dans ton costume de lumière et de feu, toi mon promis qui, d'un regard, m'a donné tout l'univers. Toi, tout entier et secret comme le monde sous le ciel. Un sceptre de Dieu croisé sur les corps

empierrés, un escalier brisé pour aller jusqu'au puits. Te voilà sortant d'un rêve, sortant d'un mur. Te voilà sur mon cœur tout enfiévré, qui me jure que demain, enfin... deux heures suivant l'angélus.

Faut-il que je t'aime ainsi, dans cet hier infini, ce petit jour fragile qui tressaille aux confins de Morte-Rose ? Car c'est ici que je t'attends, mon prince, ici chez nous, dans ce royaume entre nos corps, dans ce lieu où seules nos âmes font l'amour. Dans cet antre légitime d'ombres et de lumières, cet âtre de l'être, ce foyer transcendant d'éternité. Ici où nous ne sommes qu'un lorsque tu passes dans la ruelle et que je te guette à ma fenêtre, lorsque le soir descend et que plus rien que la mort ne me fait encore frémir. Lorsque je sais que tu m'aimes comme je t'aime et que je l'entends chanter dans les grandes cathédrales du ciel.

Faut-il que je t'aime ainsi, dans cet enfer interdit, ce comble de papier et de sang, ce gouffre d'espoir et de pleurs, ce cœur, cette désespérance magnifique ?

À Morte-Rose, il y a des anges qui s'accrochent aux fenêtres du palais, qui chahutent sur les corniches, qui se jettent dans le vide de nos soupirs.

Erlande, mon aimé, quand reviendras-tu ?

Et la foule s'agite au dehors et déjà tout emporte, le royaume et le reste avec. Les passants, le nez rivé sur leurs boîtes de plastiques, attendent pour s'envoler à l'autre bout du monde. Déchiré le ciel d'un trait de craie sous le Bon Dieu et hop ! Un autre royaume. Celui-ci plus petit ou plus grand, avec d'autres chevaliers, d'autres rêves, d'autres histoires. On se parle dans les petites boîtes noires, on refait le monde, l'univers ; on ne se parle plus finalement. On se croise dans les grandes voûtes et puis l'on ne se reconnaît plus. On souligne le Bon Dieu à la craie. On se noie dans son ciel et l'on s'y endort. On s'en sort.

On s'en fout.

L'homme a refait l'homme. Il s'est sorti de lui même. Il s'est trouvé ailleurs parce que c'est là qu'il était allé se chercher. Dedans, ça n'en valait pas la peine. Et puis il cherchait Dieu alors il fallait bien qu'il arpente les chemins. Il s'est perdu dans sa petite boîte noire de plastic. Il a perdu le fil. Perdu le goût. Perdu tout.

Il a gagné.

Il a souligné le Bon Dieu à la craie, millions de traits de craie qui emportent les hommes et les boîtes noires de plastic. Ça sonne, ça frémit dans les poches,

ça sort de partout, ça appelle, ça réveille. Debout, petit homme, debout !
Écoute !... écoute le silence !

Il n'y a plus de silence. Dieu ne s'entend plus pleurer ni même moi, t'aimer.

Erlande, quand reviendras-tu ?

Des croix sur le ciel comme des sceptres sur les corps. La pierre a tout gagné.
La pierre gagne toujours sur tout, elle reprend tout. Le plastic, les traits de craie,
les cœurs, les hommes... tout.

Bientôt, on ira au puits chercher de l'eau, on ira en haut, en haut de la grande
muraille. On regardera tomber les anges et les sages. Les pages déchirées des
hommes, emportées par les vents et le temps.

Mais nous, à Morte-Rose, nous serons encore là. Le royaume, le palais, le
cristal de nos baisers, les champs de roses de nos amours écloses, tout encore
demeurera.

Erlande, quand reviendras-tu ?

La foule s'agite et emporte le temps dans son bagage. On danse, on rit, mais le
cœur n'y est pas, le cœur n'y est plus. On tue. On tait. On s'efface et on trace...
des croix de craie sur le Bon Dieu. On refait le jeu, on avance à tue-tête, on
glisse vers le fond tandis qu'on croit monter. C'est la terre qui s'affaisse sous nos
pieds. On ne sait pas, nous ne sommes que des hommes.

Des hommes qui avancent.

Mais Dieu nous a mis des jambes et des rêves alors... qu'aurions-nous bien pu
en faire ?

On coupe les arbres, les herbes, les êtres. On fouille les reliques, les secrets,
les paroles. Parfois, on frôle le dôme de cristal, la voûte fragile d'un revers de
cœur. D'un pleur.

Et puis on meurt. C'est ainsi.

Que m'importe, Erlande, si c'est là que je vais ! Quel monde pourrait encore
m'arracher au tien ? Je vis à Morte-Rose, j'y mourrai sûrement. Il ne
m'appartient pas de savoir autre chose.

La foule s'agite et je m'enferme dans les cachots de Dieu. Dans l'écho de tes murmures quand jadis, tu avais des mots pour moi. Je dois faire taire mon cœur pour mieux les comprendre et je dois les écrire et les écrire encore... Rien n'y fait. Tout grandit cet amour, l'eau de la cascade, les fleuves entre nous, les océans, la terre et ses mondes, le ciel et ses croix de craie. Tout le cristal du royaume qui reflète tes yeux sur tout. Je suis éprise, prise dans les filets de ton âme et tu le sais.

Je mens, car mon cœur ne le supporterait pas. Je dois lui taire l'essentiel, comme au ciel.

Erlande, quand reviendras-tu ?

C'est déjà le temps où il faudra rentrer, où la nuit se prépare et demain, nos épousailles... C'est déjà la vie qui se retire, la grande marée de l'amour, la cour s'affaisse sous la terre, ils vont couper les arbres, les êtres. Ils vont rayer le ciel et nous, qu'allons-nous devenir ?

J'ai préparé ma robe, ma couronne de fleurs de mai et ton mouchoir de soie pour mes larmes. J'ai préparé la table pour les invités. Le sable pour Dieu, pour faire les sceptres et des craies pour les ombres. On dansera, on chantera, on trinquera, on aura le temps, tous les siècles à venir et tout l'empire sous le dôme de Morte-Rose, de nos amours écloses.

Tu vois, je n'ai plus de temps depuis que je t'aime. Transportée par un rayon de ton cœur, je me suis retrouvée ici, captive pour l'éternité, mais la prison est heureuse.

Oh ! Bien sûr, au début, j'ai voulu m'échapper. J'ai crû qu'il s'agissait d'un mirage, d'un reflet sur le vitrail... Mais cette lumière brise tout, elle remonte les noyés à la surface des mers, elle repeint le ciel déchiré, elle emporte les navires et les âmes déchues aux torrents d'éternels, elle colore Morte-Rose d'or et de rouge, de flamboyant, de feux délicieux qui enivrent plus qu'ils ne brûlent. Elle emporte les oiseaux vers la mer, vers les fruits et le ciel, vers le miel et les roses. Elle donne au monde de l'autre côté, ce reflet ocre certains soirs... Cette tiédeur.

C'est ici qu'est ma place, dans ce monde où tu m'as laissée. Dans cette attente de toi, ce relief d'aimer.

Erlande, quand reviendras-tu ?

Tu passes et tu trembles et te détourne et tout sombre autour de toi. Tout ce que tu ne dis pas. Tu es l'héritier d'un royaume dont tu ne veux pas, celui de bien des hommes et pourtant il te faut encore et encore guerroyer. Je le sais et le comprends. J'attends avec ma robe et ma couronne et quelques oiseaux sur le bord des fontaines.

J'attends à Morte-Rose que le ciel fasse une croix et puis je me coucherai dessous puisque ainsi va la vie.

Que peut-on attendre d'autre, ici bas ? Que toi ? Oh ! Combien doivent-ils être tristes ceux qui ne le font pas ! Ceux qui ne t'aiment pas. Ceux qui ne connaissent pas ta lumière sous le dôme, l'or et l'ocre, le rose. Le cristal qui miroite dans tes prunelles ombreuses. Le monde qui sombre à l'horizon de ton sourire.

Ode à toi, Erlande, honte à moi ! Entends les anges qui se jettent contre la terre, contre les sceptres des morts ! S'il faut, ici-bas, avoir autant d'amour à donner, pourquoi ne le fait-on pas pour ceux qui sont dessous ?

Il faut à la chair, la chair ; la chaleur et la lumière du monde, du ciel ? Il faut au cœur une réponse ? Il faut à l'âme, un royaume ?

On part, on laisse, on étouffe, on efface les croix de craie. On aime, même, tiens ! La vie, c'est en dessus. Il faut continuer à marcher avec nos jambes et nos rêves. Il faut de l'or sous les dômes, de la lumière, des feux qui enivrent davantage qu'ils ne brûlent.

Il faut des palais. C'est ainsi, la vie. Il faut trouver la croix où aller se coucher et il n'y en a qu'une seule qui soit faite pour nous.

Tel que tu l'es pour moi, Erlande ! Ma croix où j'irai mourir. M'étendre dans ton cœur et attendre la mort, le grand silence, le terme à tout cela.

La vie, ça consiste à trouver un cœur pour y mourir et il n'y en a qu'un seul qui soit fait pour nous.

Oyez ! Oyez !

Dormez, braves gens ! L'heure n'est point encore aux épousailles !

Dans le labyrinthe du palais, le soleil a son empreinte sur les choses. Il marque les heures et les pas perdus. Il marque le cœur de ce prénom, de ce regard. Ah !